

L E S S P E

AU FESTIVAL DE CANNES

LE BRÉSIL « EN TRANSE »

Cannes, 4 mai — Après *You're a big boy now*, une anodine et banale comédie américaine de ton boulevardier, *Terre en transe* (Brésil) nous a donné mercredi le premier choc véritable du Festival. Enfin, un cinéaste, Glauber Rocha, a réussi à faire un film politique et poétique, une œuvre superbe d'inspiration libre et de folie lyrique.

Le protagoniste de ce film, dont le sujet et l'originalité émeuvent et captivent, c'est « une terre en transe », le Brésil. Celui-ci est représenté par deux Etats, l'Eldorado et l'Alacrim, dirigés par deux politiciens. Confrontés à une réalité très complexe et que Rocha a voulue telle pour bien faire sentir ce qu'il y avait d'anti-épopée dans son récit, ces personnages sont eux aussi très confus.

Autrement dit, ils sont à l'image du monde chaotique qui les entoure et ils se révèlent incapables de résoudre les contradictions sociales, culturelles et économiques de leur pays. D'une manière différente, ils ont aidé, puis trahi le peuple qui les a désignés, et leurs hésitations entre la gauche et la droite, leur dureté ou leur faiblesse, les conduisent à pratiquer l'opportunisme et la démagogie.

Allant de l'un à l'autre, et passant de l'espoir d'une action politique (dans l'Alacrim) au désespoir du désengagement (dans l'Eldorado), il y a un troisième personnage important, un jeune poète. Également en crise, il est le romantique révolutionnaire, le rebelle anarchiste qui, en raison de motifs personnels et objectifs, ne pourra réussir, même partiellement, à « changer l'histoire ». Devant lui, le peuple ressent cruellement les conséquences de la misère, de l'analphabétisme et de la dépolitisation, le gouverneur élu ne peut tenir les promesses du candidat qu'il fut, les campagnes électorales sont financées par des capitaux étrangers, et les manifestations, qui atteignent un paroxysme d'exaltation, finissent souvent dans le désordre et la tragédie. Enfin, la corruption généralisée, les rivalités du pouvoir, le système capitaliste propre à certains pays sous-développés, favorisent les coups d'Etat et la dictature.

Contre tout cela, le poète a envie de lutter, il lutte, mais, bien qu'il tente de laisser, pour la politique, la poésie (« les fleurs du style ne m'intéressent pas », dit-il), il reconnaît son impuissance à « assumer la violence et ses idées » et, en fin de compte, s'écroule vaincu, assassiné. Pourtant, dans la brume blanche du très beau plan fixe sur quoi s'achève le film, cet homme symbolise peut-être le « quérillero » qui meurt en levant, dans un geste d'espérance, son fusil.

De notre envoyée spéciale
YVONNE BABY

Ce qu'il a été pendant quatre ou cinq ans de sa jeunesse, le poète en prend conscience juste avant sa mort, quand il revoit les principaux événements auxquels il a participé comme à travers un journal intime. Dans l'Eldorado, il a connu aussi le luxe et les orgies, dans l'Alacrim, il a eu une existence plus austère, plus militante, aux côtés d'une femme qu'il aimait et qui menait, pour « suivre la logique de ses sentiments », le même combat que lui. De leur amour, l'auteur montre les

moments de douceur et de tendresse mélancoliques, qui à la fois contrastent et s'accordent avec le mouvement passionné et totalement irrational du film.

Car *Terre en transe* est une sorte d'opéra grandiose, parfois un peu long, parfois sublime, où les poèmes alternent avec les dialogues et paraissent avoir la même fonction que des récitatifs. Soulignant le lyrisme des scènes, des panoramiques et du texte, la musique est composée d'un étonnant mélange de chansons, de chœurs, de concertos, de symphonies, eux-mêmes coupés par d'obsédants silences, par le claquement des mitraillettes et par les bruits de la vie.

le cinéma PAR JEAN DE BARONCELLI

« ARAYA »

Au nord du Venezuela, une presqu'île qui semble coupée du monde. Sous le soleil des tropiques la terre dégorge le sel. Depuis que les Espagnols ont découvert l'endroit, voilà plus de quatre siècles, les hommes et les femmes d'Araya exploitent avec des moyens de fortune cette inépuisable saline naturelle. Il y a les saliniers de jour et les saliniers de nuit, qui, sans trêve, transportent dans des paniers d'osier leur récolte marine. Et il y a les pêcheurs, dont le rôle est de nourrir ceux qui travaillent à la saline.

C'est la rude et misérable existence des habitants d'Araya, saliniers ou pêcheurs, que la cinéaste vénézuélienne Margot Benacerraf (1) nous décrit dans ce film, vieux de neuf ans, mais qui n'a pas vieilli. Description sans complaisance, que la simplicité des images et la noblesse de l'inspiration sauvent de tout pittoresque folklorique et de tout attendrissement suspect. Car, si Margot Benacerraf sait exprimer l'inférieure beauté du décor d'Araya et s'il

lui arrive de donner libre cours au sentiment de révolte que fait naître en elle l'injuste peine des hommes, c'est plus encore au mystère de la vie qu'elle est sensible.

Pendant quatre cent cinquante ans, les habitants d'Araya se sont accrochés à cette terre désolée, où la lumière même est cruelle, pendant quatre cent cinquante ans, ils ont accompli sans se plaindre (ou si peu !) leur terrible besogne. Pourquoi ? se demande Margot Benacerraf. Sans doute parce que la vie et l'amour sont plus forts que la souffrance et le désespoir.

Aujourd'hui, d'énormes machines ont bouleversé le paysage d'Araya et transformé la saline en une exploitation moderne. Le bonheur a-t-il débarqué pour autant sur la presqu'île du bout du monde ? Ce n'est pas certain. Un drame a pris fin, un autre commence. Il y a et il y aura toujours des saliniers et des pêcheurs à Araya.

(1) Studio de la Harpe (v.o.).